

coulait cependant pas sans espoir ; les membres de la jeune fille, longtemps glacés, parurent enfin accessibles à la chaleur, les battements de son cœur devinrent sensibles, et le médecin assura que toute espérance n'était pas perdue ; cependant il recommanda, avec les soins les plus assidus, la précaution de laisser ignorer le plus longtemps possible à la malade, la perte qu'elle venait de faire.

—Madame, dit-il à la comtesse, je crains que de pareils soins ne vous fatiguent beaucoup, et comme cette jeune fille vous est inconnue, on pourrait, lorsque le danger sera éloigné, la transporter à l'hospice ; elle prendrait la place d'un malade rentré hier dans sa famille.

—Non, Monsieur, s'empressa de répondre Mme. de Civray, non, c'est notre jeune ami, c'est mon mari qui l'ont arrachée à une mort certaine ; c'est moi qui la soignerai, et jusqu'à ce que sa famille soit connue, je remplacerai auprès de cette fille, dévouée jusqu'à l'héroïsme, celle que son amour filial n'a pu sauver.

Le médecin n'insista plus, il connaissait le caractère noble et ferme de cette famille devenue dans le pays la Providence des malheureux, il se retira après avoir recommandé de le prévenir si sa présence devenait nécessaire. Il était trois heures du matin ; la marquise avait depuis longtemps quitté la chambre sur les pressantes sollicitations de ses enfants.

—Messieurs, dit la comtesse, en s'adressant à Jules et à son mari, l'office des sœurs de charité convient mal aux hommes, votre tâche d'ailleurs est finie, il est temps de prendre un peu de repos. —Non, Madame, dit Jules vivement, le premier j'ai eu connaissance de cet accident ; tant que vous serez inquiète de ses suites, je ne quitterai pas mes fonctions de gardien, de commissionnaire. Le comte appuya la résolution de son jeune ami et s'y associa pleinement.

Cependant ces infirmiers d'un nouveau genre ne purent résister au sommeil ; la fatigue, l'influence d'un bon feu et d'un fauteuil vraiment soporifique, ne tardèrent pas à produire leur effet inévitable ; malgré leur généreuse détermination, ils s'endormirent profondément. Mme. de Civray, plus émue qu'elle ne l'avait montré jusqu'alors, n'éprouva pas même le besoin de céder aux exigences de la nature, elle se mit à prier avec ferveur, et dans l'intime communication de cette âme noble et pure avec son Créateur, l'intéressante malade ne fut certainement pas oubliée.

Le jour commençait à poindre, une aurore brillante faisait pressentir un beau jour. La comtesse entra ouvrit les volets et les rideaux pour livrer passage à cette leur naissante ; ses rayons doux et suaves éclairèrent en ce moment le visage de la jeune fille ; la comtesse laissa échapper un cri de joie en voyant qu'un léger coloris avait succédé aux funestes empreintes de la mort. Le comte et Jules se réveillèrent alors en sursaut, un peu confus d'avoir donné un aussi long démenti à leur mission de garde malade.

—Oh ! venez, mes amis, s'écria Mme. de Civray, venez, nos vœux sont exaucés. En ce moment, les paupières de la malade s'entr'ouvrirent, elle regarda sa bienfaitrice avec la plus touchante expression, et prononça péniblement, quoiqu'avec l'accent le plus doux : *Ma mère*, puis elle retomba dans son assoupissement. La comtesse tressaillit à ce mot. —Pauvre enfant ! ta mère n'est plus ; mais, ajouta-t-elle en regardant son mari, je n'en tiendrai lieu si l'on peut remplacer une mère ! —Sa famille la réclamera sans doute, dit le comte ; si elle était seule au monde, je serais loin, ma chère amie, de m'opposer à votre généreux dessein, mais il faut sortir de l'incertitude où nous sommes : je vais envoyer dans tous les villages environnants, et nous saurons probablement ce soir à quoi nous en tenir.

On examina les vêtements des deux femmes ; ils étaient des plus simples ; cette recherche fit découvrir plusieurs clés de meubles, et un petit livre sur la première page duquel on lisait ces mots, qu'une charmante écriture avait tracés : « Ce livre appartient à Marie Lanot. » —Nous voici sur la voie, dit le comte.

—Elle se nomme donc Marie !... dit Mme. de Civray, d'un air pensif ; puis, après un moment de silence : vous n'avez pas encore de nouvelles, point de réclamations ? Ah ! combien je voudrais être autorisée à remplacer la mère qu'elle a perdue !

Marie, (c'est le nom que notre jeune inconnue portera désormais,) passa toute la journée et la nuit suivante dans un état de somnolence presque complet. Le comte et Jules accompagnèrent le corps inanimé de sa compagne à sa demeure. Autour de ce cercueil sans nom, l'Eglise fit entendre ses chants empreints d'une harmonieuse tristesse, car ce cercueil lui était cher ; il renfermait une chrétienne !... Bientôt la terre s'entr'ouvrit pour la recevoir, et tout finit pour elle en ce monde.

Lorsqu'on eut fait disparaître ce qui pouvait rappeler à Marie de douloureux souvenirs, on la plaça sur un canapé ; elle parut, à cet instant, sortir d'un long sommeil : ses regards se portèrent avec surprise sur tous les objets qui l'entouraient, ses yeux se remplirent de larmes ; elle joignit les mains et le mouvement imperceptible de ses lèvres fit connaître qu'elle priait. Ses généreux bienfaiteurs voulant lui cacher le plus longtemps possible le malheur qui l'avait frappé, firent la leçon à Louise, dont ils redoutaient la légèreté ; vive, enjouée comme on l'est à treize ans, elle ne comprit pas tout ce que la position de la pauvre convalescente avait d'affreux ; mais elle promit de ne rien épargner pour la distraire.

Trois jours après, Marie, appuyée sur le bras de la comtesse, lui demanda timidement où était sa mère. —Elle n'est pas loin, mon enfant ; quand vous serez mieux, vous la verrez. —Oh ! oui ; je la verrai, n'est-ce pas ? —Étes-vous donc si pressée de nous quitter ! —Non, reprit la jeune fille ; mais par-

lez-moi de ma mère, assurez-moi... M. de Civray entra en ce moment, et fit signe à sa femme qu'il voulait lui parler en particulier. —Enfin, dit-il, je suis sur la trace ; je commençais à désespérer du résultat de mes recherches ; mais voici une lettre du maire de Lyon. Je lui avais écrit, ainsi qu'au préfet, et je les priais de me tenir au courant de ce qu'ils pourraient découvrir ; voilà les renseignements qu'ils ont obtenus :

« Monsieur le comte,

« Une femme, une veuve du nom de Lanot, et sa fille, ont en effet quitté Lyon le 18 décembre dernier. D'abord dans l'aisance, cette femme s'est vue réduite à un état voisin de la misère. Un habitant de Larnac lui devait quelque argent ; pressée par le besoin, elle partit pour réclamer un secours devenu indispensable. La mère et la fille jouissent d'une réputation parfaite ; on ne leur connaît pas de parents, mais j'ai du reste des détails assez singuliers que je voudrais vous communiquer de vive voix. »

—Vous voyez, dit le comte, qu'un voyage à Lyon est nécessaire : je pars à l'instant même.

Jules venait presque chaque jour au château depuis l'événement qui avait si vivement excité son intérêt. Informé de la décision de M. de Civray, il demanda à l'accompagner, et un instant après, deux chevaux pleins d'ardeur les entraînaient rapidement.

Pendant les quarante-huit heures de son veuvage, la comtesse combla Marie des plus tendres soins ; elle aurait voulu, dans sa bonté, faire oublier à la jeune fille la mère dont elle allait porter le deuil. Mais Marie, malgré sa faiblesse, avait repris toutes ses facultés, elle avait recouvré la mémoire, sa mère n'avait cessé d'être présente à son cœur ; mais maintenant, elle se rappelait leur modeste habitation, ses travaux de chaque jour, le pénible voyage que la fatigue avait interrompu, le long évanouissement de sa mère, ses efforts infructueux pour la secourir. Ce qui avait suivi elle l'ignorait ; et lorsqu'elle voulait essayer de sortir de cette cruelle incertitude, la parole expirait sur ses lèvres. Mme. de Civray crut enfin le moment venu de la tirer de cette position affreuse ; nous la laisserons remplir sa pénible tâche avec cette délicatesse que le cœur seul inspire, et nous suivrons les voyageurs dans leurs actives recherches.

Le soir même de leur arrivée à Lyon, ils virent le maire et le juge de paix, causèrent longuement avec eux, résolurent de visiter, accompagnés d'un commissaire de police, l'appartement de Mme. Lanot, dans l'espoir de trouver quelqu'indice de la famille de Marie. Ils se rendirent donc, la matinée suivante, au lieu indiqué ; et, pénétrant dans une espèce de réduit décoré du nom pompeux de loge, ils aperçurent, assise dans l'âtre d'une antique cheminée, une grosse, courte et assez désagréable créature, vrai type des *concierges* à petite porte ; elle employait alors toutes ses facultés à préparer un liquide gris-fauve, qu'elle appelait gravement son café à la crème, et s'efforçait de le faire passer à l'état d'ébullition, en soufflant, comme une autre Baucis, sur un frêle édifice de modestes copeaux arrachés à la munificence des locataires. Comme il est difficile de parler sans cesser de souffler, Mme. Argolte se montra très-contrariée quand M. de Civray, apportant tout-à-coup le trouble dans son laboratoire, lui demanda à quel étage demeurait Mme. Lanot.

—Comme depuis dix ans, répondit-elle d'un ton burlesque, cette dame n'a cessé de monter, vous trouverez certainement son logis en ne vous arrêtant qu'au finit l'escalier ; ainsi font souvent les vaniteux, ils s'établissent d'abord au second, finissant par demeurer au sixième.

—Je ne pense pas que vous subissiez cette vicissitude, dit Jules, piqué de l'impertinence de la portière, quand on est à la porte, on y reste.

Vous vous trompez, monsieur, j'en connais qui voudraient bien l'avoir cette porte, et Dieu merci, elle m'a fait assez d'envieux ; mais que voulez-vous à madame Lanot, elle n'y est pas, et son logement est fermé.

—Que vous importe, dit le commissaire de police, en se faisant connaître, donnez-moi la clef, de par la loi. A ce mot magique, toute opposition cessa, et la vieille, jetant un regard de jous reproche sur Jules : Soit, dit-elle, je n'ai rien à refuser à la jeunesse et à l'autorité.

Toute fière de cette concession, Mme. Argolte (c'était le nom de la portière), attendait un remerciement ; mais elle l'attendit en vain. Le comte et son ami, fort pressés de laisser à ses occupations culinaires ce délicieux échantillon du beau sexe portier, montèrent rapidement les cinq étages terminés par une espèce d'échelle, et atteignirent la porte modeste que l'infortunée Mme. Lanot ne devait plus ouvrir. Cette demeure à peine meublée donnait cependant, par le soin et la propreté qui y régnaient, une idée favorable des personnes qui l'avaient habitée ; on y eût vainement cherché ces mille riens que le luxe a rendu nécessaires ; mais on y voyait, suspendues à la muraille, de belles études de tête d'une date déjà ancienne, et quelques pistols, indices d'un véritable talent.

—Pauvre Marie ! dit Jules, il y a plus d'un an qu'elle ne dessine plus ! Puis apercevant dans une corbeille de paille un bonnet de velours merveilleusement brodé : Trop pauvre sans doute pour cultiver son talent, elle éloignait la misère en cultivant son adresse.

Pendant cet examen, le commissaire de police continuait les recherches autorisées par le juge de paix dans l'intérêt de l'orpheline. Elles aboutirent à la découverte d'une petite boîte fermée appartenant à Marie, et d'un paquet cacheté avec soin, sur l'enveloppe duquel on lisait ces mots : « Ceci doit être lu après ma mort, en présence du maire et de M. d'Infraville, chanoine de la cathédrale. » En ce moment, ils furent interrompus par une apparition bizarre, et par un cri ou plutôt un gémement qu'on aurait cru,